



TAHAR BEN JELLOUN, POUR DÉCOURAGER LE GRIS

Si l'auteur de *La Nuit sacrée* s'affirme volontiers encore en apprentissage quant à sa peinture, son exposition à l'Institut du monde arabe produit justement le baume des choses dénuées de prétentions. Comme si, face à la complexité pesante du monde, la danse d'images simples et colorées s'avérait finalement nécessaire. ■ ENTRETIEN AVEC TOM LAURENT



Carte blanche à Tahar Ben Jelloun. «J'essaie de peindre la lumière du monde.»
Institut du monde arabe, Paris. Du 10 octobre 2017 au 7 janvier 2018

Tahar Ben Jelloun. Abouab (Les Portes)
Galerie Patrice Trigano, Paris. Du 19 octobre au 25 novembre 2017

Tom Laurent | Vous êtes avant tout connu comme écrivain. L'écriture est-elle d'une quelconque aide lorsque vous vous adonnez à la peinture ?

Tahar Ben Jelloun | Probablement oui, car ce sont des processus de création qui se ressemblent. Quand je commence un roman, il y a une part d'inconnu, je ne sais jamais

ce qui va se passer à la fin avant de l'avoir écrit jusqu'au bout. Dans une toile, je travaille beaucoup à l'instinct, donc il y a une similarité, sauf que dans un roman je raconte une histoire et que ma peinture est de l'ordre de l'humeur.

Sans titre. Acrylique sur toile, 131 x 280 cm.



C'est le tapis que tu préfères. Ne manque que le chat et ses aventures.

Sans titre. Acrylique sur toile, 98 x 140 cm.

J'imagine que vous continuez d'écrire en parallèle de cette relativement nouvelle activité de peintre. Y a-t-il des correspondances de l'une à l'autre ?

Non, car par exemple je viens de terminer un récit sur mon expérience de captivité dans un camp militaire au Maroc lorsque j'avais 20 ans. C'est un texte dur, qui se rapporte à la violence du vécu, mais dans le même temps je préparais mon exposition chez Patrick Trigano, avec toute une série très heureuse sur les portes. J'essaie de réserver à l'écriture la fonction de témoin quant à mon époque et ma peinture, même si je mens un peu, recèle la joie de vivre, car elle est nécessaire pour espérer et lutter. En un sens, peinture et écriture se complètent chez moi. C'est pour cela que j'ai pu dire que j'écris la douleur du monde et que je peins sa lumière.

Votre peinture, à la fois pleine de couleurs franches et emplie de signes en liberté, est-elle un retour à l'enfance, aux sensations de l'enfance ?

Absolument. De l'enfance mais aussi de l'adolescence, car si mes premières années se sont passées à Fès – que je jugeais archaïque étant enfant –, en 1955, à l'âge de huit ans, j'ai découvert la lumière de Tanger – qui a tant émerveillé Matisse – et son horizon ouvert. Ce fut aussi la rencontre avec la mer, la Méditerranée d'une part et

l'océan Atlantique d'autre part : peut-être ma peinture exprime-t-elle en filigrane ce moment de danse permanente, avec les oiseaux, la mer et les élans de joie et toujours la lumière. Je ne cesse de rendre hommage à cette période de ma vie, comme avec mon intérêt pour le tressage des couleurs. Comme j'étais un enfant malade, je restais beaucoup à la maison et j'observais alors ma mère, ma tante ou ma sœur faire des broderies car c'était leur seule distraction pendant l'hiver : comme les tapis des anonymes, cet art du quotidien est constitutif de ma vision plastique et culturelle du monde. Quand plus tard j'ai découvert les toiles de Paul Klee en Tunisie, c'était pour moi comme les tapis de ma grand-mère ! Dans la culture marocaine, l'art est partout mais il est pratique et utile

Et vos œuvres, quelle pourrait alors être leur utilité ?

(Rires...) Aucune, si ce n'est de passer un bon moment ! Lorsque j'ai réalisé une série sur les papillons, c'était pour moi l'occasion de mettre le maximum de couleurs, et une personne a commencé à en acheter un, puis deux, puis quatre. Je lui ai demandé pourquoi. Elle m'a tout simplement répondu : « Je les mets dans ma chambre, ils m'entourent et à ce moment-là je me sens bien ! » Pour moi, c'est un compliment formidable !

Cela rejoint Matisse – dont des œuvres sont mises en regard avec les vôtres à l’Institut du monde arabe – pour qui sa peinture devait être « un bon fauteuil pour le travailleur » L’exposition exprime une forme de spontanéité, puisque son parti-pris est de montrer un travail en cours, avec plusieurs ensembles où les signes sont prépondérants – que ce soit dans les motifs des portes et des marabouts ou dans les toiles accueillant vos écrits –, que viennent clore des peintures de villes et d’architecture. Cette dernière série marque-t-elle un premier tournant en tant que peintre ?

Son point de départ, c’est la ville italienne de Matera, que je ne connaissais pas et que mon éditrice italienne m’a encouragé à aller voir. Cette cité m’a beaucoup rappelé Fès, même si elles diffèrent largement par le nombre d’églises et la minéralité extraordinaire de Matera, qui fait qu’elle est totalement dénuée de couleurs. Cela a libéré chez moi un ensemble de visions sur la ville, mais aussi sur Fès ou Tanger, et j’ai prolongé mon envie de recréer ce que je voyais, de le dépasser, avec un ensemble de couleurs vibrantes. Car à quoi bon refaire en peinture ce qui existe déjà ?

On peut dire qu’il existe un panthéon du Tahar Ben Jelloun écrivain – Matisse bien entendu, mais également Delacroix à qui vous avez consacré une lettre, Giacometti avec *La Rue d’un seul*, –, est-il le même que celui du Tahar Ben Jelloun peintre ?



Sans titre. Acrylique sur toile, 93 x 96 cm.

Dans une certaine mesure, mais il faudrait rajouter de nombreux peintres marocains qui ont ouvert la modernité ici : Gharbaoui, Cherkaoui ou encore Melehi avec ses vagues et ses signes aux couleurs franches. Une œuvre m’arrête ou pas : c’est le cas de celles d’artistes comme le Caravage, Turner ou Monet. Au fond, je reste très instinctif quant à mon appréhension de la peinture. ■

TAHAR BEN JELLOUN EN QUELQUES DATES

Né en 1944 à Fès. Vit et travaille à Paris. Représenté par la galerie Patrice Trigano, Paris

- 1966 • Arrestation et envoi pendant deux ans dans un camp disciplinaire de l’armée suite aux manifestations étudiantes de mars 1965 dans les grandes villes du Maroc
- 1968 • Publication de son premier poème *L’Aube des dalles*, écrit en cachette, dans la revue *Souffles*
- 1971 • Arrivée à Paris, il devient pigiste au journal *Le Monde*
- 1973 • Publication d’*Harrouda*, son premier roman, par Maurice Nadeau chez Denoël
- 1978 • Publication du roman *Moha le fou*, *Moha le sage* qui revient sur les tortures dans les prisons marocaines
- 1984 • *Hospitalité française*, essai sur le racisme en France
- 1987 • *La Nuit sacrée*, prix Goncourt
- 1991 • Essai sur Alberto Giacometti, aux éditions Flohic. Cet ouvrage sera réédité augmenté d’un chapitre *Visite fantôme à l’atelier de Giacometti* chez Gallimard en 2006
- 2005 • *Lettre à Eugène Delacroix*
- 2013 • *Lettre à Matisse et autres écrits sur l’art*, Gallimard
- Première exposition de dessins, Rome

